

Traduire : travaux pratiques

par Claude Roëls

Partons des propositions suivantes : c'est le fond poétique de la langue maternelle qui rend possible le traduire et le doue de sens. Toute traduction est expérience. Toute expérience, conformément à l'étymologie latine et germanique, est à la fois péril et voyage. Pour éprouver le propre d'une langue étrangère, il faut d'abord entendre l'appel qui parfois surgit encore du fond ou du foyer de la langue maternelle.

C'est sur le toit d'un immeuble de Londres que me revinrent un jour à la mémoire ces vers de Marcel Wauters, un poète flamand contemporain :

Niemand weet juister
waar de brug ligt
tussen het licht en het duister
dan hij die verstaat
waarom er nooit iemand over gaat

Pourquoi est-ce là, sur ce toit plat qui par beau temps faisait office de terrasse, qu'en cet après-midi d'avril 1969, ces vers découverts par hasard un an auparavant dans une anthologie firent surface dans leur langue pour basculer aussitôt en moi en français ?

Personne ne sait au juste
où se tient le pont
entre le clair et l'obscur
si ce n'est celui qui comprend
pourquoi jamais personne ne passe dessus

C'est ainsi que je traduisis alors ces vers. S'il me fallait à présent les rendre en français, je me mettrais sans doute à bien peser les mots, à penser à leur sens, à écouter

leur son. Je passerais d'une langue à l'autre, autrement dit d'une rive à l'autre, ce qu'exprime à merveille l'allemand *übersetzen* lorsque sa particule est séparable ou non. Quand on cherche à traduire (*vertalen* en néerlandais) on en passe par la langue (*taal*) et d'abord la sienne propre.

En français justement, le verbe « traduire » vient du latin *traducere*. Ce verbe, composé à partir de *ducere*, « conduire », et de la préposition *trans* qui signifie « au-delà », « par-delà », ne désigne que tardivement, et de façon assez rare, le fait de traduire. On le trouve par exemple au milieu du deuxième siècle après Jésus Christ dans *Les Nuits attiques* d'Aulu-Gelle. Ce n'est donc pas par *traducere*, mais par au moins six autres verbes, si l'on prend uniquement les textes philosophiques de Cicéron, que les Romains exprimaient le fait de traduire. Ces verbes sont : *vertere*, *convertere*, *interpretari*, *transferre*, *reddere* et *exprimere*. Point n'est besoin de les traduire pour remarquer qu'ils recouvrent la plupart des grands sens de la traduction. Le premier indique le mouvement de tourner le texte d'une langue dans une autre, ce que dit le français « version ». Le second, un composé du premier, fait signe vers l'activité de change ou de conversion ; le troisième rappelle que toute traduction est du même coup interprétation ; le quatrième (transporter) a pour participe passé *translatus* d'où vient l'anglais *to translate* : traduire. Le cinquième met l'accent sur l'art de rendre un texte et le sixième dit que traduire c'est aussi savoir exprimer. La profusion des verbes latins pour dire « traduire » s'explique par la richesse de la langue qu'il leur fallait traduire, particulièrement en philosophie : le grec. La traduction à

Rome obéissait aussi à ce double mouvement qui rythme en profondeur l'ensemble de la *cultura* latine : le retour vers l'origine, vers ce qui ne cesse de fonder, l'acte de mémoire, le fameux *memento* du vers 651 du livre VI de l'*Enéide* de Virgile et l'expansion constante, la dilatation du *pomoerium* chère à Ernest Renan. Évoquant la traduction à Rome, Nietzsche, au § 83 du *Gai Savoir*, dit très bien que « traduire c'était conquérir ». Si l'on songe à l'histoire de la traduction à Rome des textes philosophiques grecs, il serait évidemment absurde de s'imaginer que celle-ci revêt un aspect uniforme. A Cicéron qui, au nom d'un souci politique, répète, comme dans le *De Finibus*, « que non seulement la langue latine n'est pas pauvre, comme on le pense d'ordinaire, mais qu'elle est plus riche même que la langue grecque », préférons l'embarras plus riche de pensée de Sénèque dans les *Lettres à Lucilius*. Citons des extraits significatifs de la lettre 58 dans la traduction des Belles Lettres due à Noblot :

Que notre vocabulaire est pauvre, pour tout dire indigent ! Jamais je ne l'ai compris comme aujourd'hui. À tout bout de champ, tandis que nous parlions par hasard de Platon, se rencontraient des nuances qui exigeaient chacune un terme approprié et ne le possédaient pas ; dans certains cas, le mot avait existé, mais notre délicatesse l'avait laissé perdre. Faire le délicat dans l'indigence, est-ce tolérable ? [...] Que signifie, dis-tu ce préambule ? Où vise-t-il ? Pas de mystère avec toi ! Je désire, autant que possible avec le consentement de ton oreille, employer le terme *essentia* (essence). [...] Comment sera rendu le concept *ousia*, la réalité nécessaire, la substance où réside le fondement de toutes choses ? Je t'en prie donc, concède-moi l'emploi du terme ? [...] Mais à quoi servira ta complaisance, puisque je suis dans l'impossibilité de traduire en latin la notion qui a déterminé ma sortie contre notre langue ? Oui, tu condamneras plus vivement la pénurie de l'idiome romain quand tu sauras qu'il s'agit d'une syllabe unique, à laquelle je ne puis rien substituer. Tu demandes : quelle est-elle ? *to on*. Je te parais d'une intelligence bien dure : la traduction est à portée de tout le monde ; je n'ai qu'à dire *quod est*. Mais j'y vois beaucoup de différence, me trouvant obligé de mettre à la place d'un nom un tour verbal. Pourtant, s'il le faut, je mettrai "ce qui est".

Cette lettre 58 mériterait un commentaire philosophique qui dépasserait de beaucoup les limites d'un simple article.

Un tel commentaire insisterait sur l'apparition du terme *essentia*, terme promis à l'avenir que l'on sait dans la métaphysique, et qui était alors un étrange néologisme. Nous invitons d'ailleurs le lecteur à se reporter à l'appendice que Gilson consacre au terme *essentia* dans son livre *L'Être et l'Essence*. Mais la lettre 58 constitue aussi un extraordinaire témoignage sur l'acte même de traduire comme le montre avec force la tentative de Sénèque de rendre le participe présent du verbe être *to on*. Dans le premier tome de son *Dialogue avec Heidegger*, Jean Beaufret rappelle magnifiquement que « l'étant, en grec *to on*, est moins le singulier du pluriel : les étants (*ta onta*) qu'il ne dit, d'un bout à l'autre des étants, la singularité d'être dans ce qu'elle a d'unique ». Renonçant à déployer un ample commentaire, nous nous limiterons ici aux deux points suivants : le lien entre le sens d'une époque et la manière dont elle traduit et le lien entre le traduire et l'intraduisible. Pour ce faire, prenons, parmi les nombreuses traductions françaises des *Lettres à Lucilius*, deux exemples précis. Le premier exemple concerne la traduction, inachevée du fait de sa mort, de François de Malherbe. Le second, la traduction de Pintrel, un parent de La Fontaine, lequel avait revu la traduction et la publia. La traduction de Malherbe s'inscrit dans la première moitié du XVII^e siècle, celle de Pintrel revue par La Fontaine dans la seconde moitié de ce même siècle :

Je n'avais jamais tant reconnu la faute que nous avons de mots comme j'ai fait aujourd'hui. Nous sommes tombés en propos de Platon, et là-dessus il s'est offert une infinité de choses qui avaient besoin de noms, et cependant n'en avaient point ; et d'autres qui aux autres siècles en avaient eu, et par le dégoût du nôtre les avaient perdus. Je vous laisse à penser comme c'est chose supportable en un bélière d'être friand [...] Si vous me demandez à quelle fin je fais ce préambule, je vous le dirai. C'est que je vous veux faire trouver bon que j'use du mot d'*essence* [...] Donnez donc votre sauf-conduit à mon mot d'*essence*, et cependant, quelque congé que vous me donniez, je n'en userai que le moins qu'il me sera possible, et peut-être me contenterai-je d'avoir eu congé d'en user. Le fruit de votre bonté sera que je sortirai d'un bourbier qui m'a fait dire des injures à notre langue, de laquelle vous connaîtrez encore mieux

la misère, si je vous dis une syllabe qu'il est impossible de traduire. Demandez-vous qui elle est ? C'est *to on*. Vous m'estimerez bien grossier, et qu'il n'est rien si aisé que de l'interpréter par *ce qui est*. Mais je trouve bien à dire de l'un à l'autre. Premièrement, je suis contraint de mettre un verbe pour un nom. Toutefois, s'il me fait besoin, je m'en servirai. (Traduction de Malherbe).

Je n'ai jamais mieux reconnu que j'ai fait aujourd'hui le besoin ou plutôt la disette que nous avons de quantité de mots. Comme nous parlions de Platon, par occasion, il s'est rencontré mille choses qui avaient besoin de noms, et qui, toutefois, n'en avaient point ; d'autres encore, qui en avaient eu autrefois, mais qui les avaient perdus, parce que l'on s'en était dégoûté. Est-il possible d'avoir du dégoût dans l'indigence ? [...] Mais à quoi tend, direz-vous, cet avant-propos ? Je ne vous le cèlerai point, c'est afin de pouvoir dire ce mot *essentia*, pour signifier essence, sans blesser vos oreilles [...] Permettez-moi donc d'en user, à condition que je vous promets de ne pas abuser de la liberté que vous m'aurez accordée. Peut-être me contenterai-je seulement de l'avoir obtenue. Mais de quoi me servira votre facilité, puisque je ne puis exprimer en vrai latin ce qui me donne sujet de faire ce reproche à notre langue ? Vous en blâmez bien plus la disette, quand vous saurez qu'il y a une syllabe grecque que je ne saurais tourner. Voulez vous savoir quelle elle est ? C'est *to on* ; vous direz que j'ai peu d'esprit de ne pas voir qu'il est aisé de la traduire ainsi : *Ce qui est*. Mais j'y trouve beaucoup de différence ; car je suis obligé de mettre un verbe pour un nom. Toutefois, s'il est nécessaire, je dirai : *Ce qui est*. (Traduction de Pintrel).

Ces deux traductions expriment tout ce qui se joue dans la langue française entre le début et la fin du XVIIe siècle. La façon dont un texte est traduit à une époque donnée nous renseigne avec précision sur celle-ci. Ajoutons que la traduction de Pintrel des *Lettres à Lucilius* parue en 1689 se trouve reprise dans l'édition bilingue des *Œuvres complètes de Sénèque le philosophe* publiée sous la direction de Nisard chez Dubochet, à Paris, en 1842. Pour tous les autres textes, les traducteurs sont des contemporains, pour ce texte, c'est cette version de la fin du XVIIe qui a été retenue. Le français de la fin du XVIIe demeure encore très lisible par un public cultivé au milieu du XIXe. Nous pourrions à l'envi multiplier les

remarques sur l'inscription d'une traduction dans une époque. Mais venons-en plutôt à l'intraduisible tel qu'il se manifeste dans cette lettre 58. Sénèque, en traduisant, découvre et affronte l'intraduisible. Il ne s'agit point ici d'une simple difficulté du texte. Il ne s'agit pas davantage de supposer un intraduisible en soi que l'on érigerait en dogme pour excuser d'avance le caractère approximatif de toute traduction. C'est dans le geste de traduire que l'intraduisible se révèle. En faisant l'épreuve du caractère profondément dépaysant du grec, Sénèque, du même coup, le reconnaît dans son irréductible étrangeté et se retrouve au cœur de la langue de son propre pays. Parvenir jusqu'à l'intraduisible, c'est éprouver l'étranger comme tel. C'est aussi s'approprier le rapport qui nous lie à notre langue maternelle. L'intraduisible ainsi pensé ne marque nullement, comme se l'imaginent nigauds et grimauds, l'échec d'une traduction, il en signale bien plutôt les limites et par-là lui donne corps. « Lors du traduire, disait Goethe, on doit s'approcher de l'intraduisible. C'est alors seulement que l'on perçoit la nation étrangère et la langue étrangère ». Une traduction est certes en un sens une approximation, mais dès qu'elle aborde l'intraduisible, elle devient plus profondément approche ou mieux peut-être : acheminement. Il convient d'entendre ce mot français au sens où sut l'entendre Goethe dans un texte qui se rattache à ses travaux sur *La Métamorphose des plantes*. En même temps que se révélait à lui la richesse de ce mot pour lui si français, Goethe nous la donnait pour ainsi dire à voir :

La langue française possède, parmi d'autres mots que nous devons lui envier, le mot s'acheminer, et même si à l'origine celui-ci ne voulait dire que se mettre en chemin, une nation pleine d'esprit a senti que chaque pas que le voyageur fait en avant a un autre contenu, une autre signification que le précédent, car sur un chemin bien choisi, le but à atteindre se trouve déjà compris et saisi dans chaque pas accompli. [...] Cela évoque l'approche, la marche en avant, mais dans un sens plus élevé.

A propos de l'intraduisible, il est temps à présent de regagner le toit de l'immeuble londonien. C'est là que je fis l'expérience de l'impossibilité de traduire, à la fin d'un

poème de T. S. Eliot, un terme anglais, au demeurant très simple et courant, par son équivalent français usuel. C'était ce même jour d'avril 1969 où m'étaient revenus à l'esprit ces vers flamands. Les deux derniers vers d'un poème d'Eliot daté de 1915 à Oxford et intitulé *Morning at the window* exerçaient alors sur moi, pour parler comme Paul Valéry, une véritable « vertu de fascination ». Les voici :

An aimless smile that hovers in the air
And vanishes along the level of the roofs."

Plus je laissais leur musique s'éployer en moi et plus il m'apparaissait impossible de traduire l'anglais « level » par le français « niveau ». Cela relevait d'une évidence poétique. Il suffisait de regarder, depuis le toit, les rangées de cheminées qui se suivaient comme des vagues, pour s'apercevoir que l'emploi du mot niveau, avec ce que ce terme a de géométrique, aurait gâché irrémédiablement la traduction de ces deux vers. Le mot peut même faire songer à Descartes et à sa volonté d'ajuster nos opinions « au niveau de la raison », mais il ne peut en aucun cas rendre le mot « *level* » dans une traduction de ce poème où les mots « *breakfast* » et « *basement kitchens* » figurent dès le premier vers. Je pris ce jour-là une photographie des vagues successives de cheminées visibles depuis le toit, photographie que je possède toujours, et peu de temps après je revenais à Paris. Deux ou trois semaines plus tard, alors que je m'étais remis à traduire pour moi-même certains passages d'Eliot, les vagues de cheminées allant de toit en toit me firent songer à la mer. Ne parle-t-on pas communément d'un océan de toits ? L'image d'une mer étale me traversa l'esprit. La mer étale n'est jamais immobile. Elle est bien au contraire au comble de sa force. La force de l'entre-deux ou si l'on veut du seuil. Et puis le substantif étal dit chez un commerçant le lieu où les marchandises sont exposées à la vue. Tout est là sous les yeux. Enfin, le français « étal » sonne aux oreilles d'une façon comparable à l'anglais « *level* ». Il était alors possible de traduire :

Un sourire sans but qui plane dans l'air
Et disparaît le long de l'étal des toits.

On pourrait peut-être aller jusqu'à dire, en gagnant d'un

côté ce qu'on perdrait de l'autre :

Un sourire sans but en suspens dans l'air
Disparaît le long de l'étal des toits.

Ajoutons que quelques années plus tard, en 1976, ayant acheté une édition bilingue de poèmes d'Eliot dans la traduction de Pierre Leyris, je m'empressai d'ouvrir le livre pour regarder la traduction de *Morning at the window* et je pus alors constater que ce fin traducteur avait pleinement senti l'impossibilité de traduire level par niveau en ne le traduisant tout simplement pas. Voici sa traduction telle qu'elle figure page 29 de la *Poésie* de T. S. Eliot aux éditions du Seuil (1976) :

Un sourire sans but qui flotte dans les airs
Et s'évanouit le long des toits.

La séance de travaux pratiques est terminée. Elle s'est ouverte sur le seuil où le clair et l'obscur ne cessent de jouer leur jeu. C'est là aussi qu'elle prend fin, autrement dit que tout, poétiquement, commence. Écoutons René Char :

Nous ne pouvons vivre que dans l'entr'ouvert, exactement sur la ligne hermétique de partage de l'ombre et de la lumière. Mais nous sommes irrésistiblement jetés en avant. Toute notre personne prête aide et vertige à cette poussée.